

Le général Zia Ul Haq et son état-major tués dans l'explosion de leur avion

La disparition brutale du président du Pakistan accroît les risques d'instabilité dans la région

L'ami de Washington

La mort dramatique du général Zia Ul Haq, le mercredi 17 août, ne fera certainement pas verser des pleurs aux partisans de la démocratie ou aux défenseurs des droits de l'homme au Pakistan. Cette disparition crée cependant un vide qui risque de se révéler dangereux, et difficile à combler. Sur le plan intérieur tout d'abord, où, à l'exception de la figure, controversée, de M^{me} Benazir Bhutto, aucune personnalité ne semble avoir le poids et le prestige nécessaires pour préserver la stabilité du pays.

La sous-continent indien, en proie aux crises politiques et aux affrontements armés, que ce soit en Inde, à Sri-Lanka ou au Bangladesh, n'avait pas besoin d'une nouvelle épreuve. En dépit de leur profonde hostilité, et d'importantes divergences politiques, Zia et M. Rajiv Gandhi étaient parvenus à maintenir un certain dialogue. Celui-ci risque d'être compromis, à un moment où, du côté indien de la frontière, les sikhs poursuivent leur sanglants vendetta.

Mais c'est au sein de la résistance afghane que la mort de Zia sera le plus douloureusement ressentie. Avec sa disparition, les moudjahidines perdent la garantie, qu'ils avaient depuis bientôt dix ans, d'un approvisionnement de matériel et d'un « base » de repli sûre. Une aide qui s'est révélée vitale face au rouleau compresseur soviétique. Ce qui explique l'hostilité non dissimulée qu'avaient à son encontre les dirigeants qui se sont succédés au Kremlin.

Les Etats-Unis, qui jouent depuis toujours la carte pakistanaise, ont été parmi les premiers à manifester leur tristesse et leur inquiétude après la mort de Zia. Ce dernier était l'un des principaux éléments de la stratégie américaine, un homme, un ami, auquel il était difficile de refuser une aide économique ou des armes. Zia était profondément pro-occidental, ce qui lui avait permis d'être accepté par la Chine, et, dans la région, des intérêts communs avec les Etats-Unis.

Il n'est pas certain que son successeur partage au même point ces idées ni qu'il mette en œuvre avec autant de détermination la même politique. Le vide qui laisse derrière lui l'ancien président est lourd de menaces. Comme nombre de ces dictateurs soutenus, pour des raisons stratégiques héritées de la guerre froide, par un Occident qui ferme les yeux sur une politique intérieure peu reluisante, Zia n'a pas su, ou voulu, organiser sa succession, préférant un risque de chaos à la possible émergence d'un rival.

Car si les Etats-Unis et l'Union soviétique ont un comportement commun dans la région, c'est de s'appuyer sur des régimes impopulaires à des degrés divers, à Islamabad comme à Kaboul. Jusqu'à présent, les parts étaient en faveur de celui du général Zia, jugé plus solide que le gouvernement de M. Najibullah, soutenu à bout de bras par Moscou. L'accident, ou l'attentat, aura montré la fragilité de telles constructions. C'est aujourd'hui au tour du Kremlin de se réjouir ! Il faut espérer que les Pakistanais, civils et militaires, mettront en sourdine leurs rivalités pour contempler le spectacle de la guerre civile, afin de parvenir à ce « transfert de pouvoir dans le calme » demandé par M^{me} Benazir Bhutto.

L'incertitude demeure sur les causes de l'explosion de l'avion qui transportait le général Zia Ul Haq, le mercredi 17 août, causant sa mort, celle de plusieurs militaires et de l'ambassadeur américain. Le président du Sénat, chef de l'Etat par intérim, et des membres du ministère de la défense ont évoqué la possibilité d'un « sabotage ». D'autres hypothèses ont été avancées : accident ou collision en vol. L'état d'urgence a été

proclamé. La principale figure de l'opposition, M^{me} Benazir Bhutto, s'est déclarée prête à « coopérer à un transfert de pouvoir dans le calme ». Les alliés du Pakistan, les Etats-Unis en tête, ont accueilli avec consternation la disparition de Zia. Moscou s'est, en revanche, contenté d'annoncer sans commentaires la mort du président pakistanais. Cette disparition brutale accroît les risques d'instabilité dans la région.

C'est d'un régime décapité dont a hérité mercredi soir 17 août le président du Sénat pakistanais, M. Ghulam Ishaq Khan, promu chef de l'Etat par intérim, en vertu de la Constitution. Non seulement le général-président Zia Ul Haq est mort dans l'explosion du C-130 qui le transportait, mais encore il avait à ses côtés le chef d'état-major interarmes, le général Akhtar Abdul Rahman, trois majors-généraux, cinq brigadiers-généraux et d'autres officiers. Sans compter l'ambassadeur des Etats-Unis et l'attaché militaire américain. Pour un régime militaire fonctionnant traditionnellement selon l'ordre hiérarchique, le coup est très dur.

Nul doute que les commandants des trois armes joueront un rôle déterminant au sein du « conseil d'urgence » formé par M. Ghulam Ishaq Khan, et qui s'est déjà réuni. L'armée pakistanaise a toujours su serrer les rangs derrière ses chefs et, jusqu'à présent, aucun putsch d'officiers



subalternes n'a réussi. Les choses pourraient toutefois peut-être changer, s'il s'avérait que Zia est mort à la suite d'un attentat - la thèse du « sabotage » étant évoquée à Islamabad.

En attendant que la lumière soit faite et qu'une décision soit prise sur la succession de Zia, son remplaçant ne pourra guère faire plus que d'expédier les affaires courantes.

PATRICE DE BEER.

(Lire la suite page 4.)

SPORTS

Nouveau record du 400 mètres plat

Un mythe pulvérisé

Plusieurs générations d'athlètes s'y étaient usés les jambes, le souffle et le moral. Aucun des monstres sacrés du tour de piste, du Cubain Jumentona à l'Allemand de l'Est Schoenlebe, n'avait réussi à l'effleurer, encore moins à l'ébranler.

Le record du monde du 400 mètres plat était depuis vingt ans un monument inaccessible. Le 18 octobre 1988, sur la piste olympique de Mexico, Lee Evans avait gravé avec les pointes de ses chaussures un temps à l'épreuve du temps : 43 s 88/100.

L'exploit était resté dans l'ombre du fabuleux bond de Bob Beamon, le même jour, à 8,90 mètres. Mais, preuve de son authenticité, aucun athlète n'avait pu descendre sous les 44 s avant cette année. En bouclant le 400 mètres au meeting de Zurich, le mercredi 17 août, en 43 s 29/100, Harry « Burch » Reynolds a pulvérisé un mythe : « Maintenant, l'histoire, c'est moi », a-t-il commenté en toute simplicité.

(Lire nos informations page 7.)

La rentrée politique après un « pont » particulièrement long

Le triomphe des soucis quotidiens

Au moment où s'ouvraient de nouvelles discussions entre le FLNKS et le RPCR, le jeudi 18 août au ministère des DOM-TOM, M. Michel Rocard a annoncé qu'il effectuera un voyage en Nouvelle-Calédonie du 26 août au 28 août (lire page 6). Cette initiative et les conversations sur l'avenir du territoire donnent le signal de la rentrée politique, au terme d'un « pont » de l'été exceptionnellement long.

Retour au sacré : pour la première fois depuis 1981, le grand pont politique de l'année (14 juillet-15 août) a été respecté. Il n'y avait plus de saisons depuis sept ans, et il a fallu que Dieu expédie l'ouverture en vacances pour que le vide se réinstalle au creux de l'été.

« Un centre qui vote toujours avec la droite ou l'extrême droite, c'est un drôle de centre. » L'affaire fut réglée d'une phrase prononcée par M. Mitterrand le 14 juillet. Dès lors il ne s'agissait

plus de savoir si M. Jean-Pierre Soisson, ministre du travail, bariste notoire, se situe au centre droit ou au centre gauche, est un traître à son camp, rallié honteux à celui d'en face ou un pervertisseur du socialisme. Il convenait de prendre son temps afin de déterminer s'il sera, au poste qui lui a été attribué, un bon ou un médiocre ministre chargé d'appliquer une bonne ou une médiocre politique.

JEAN-YVES L'HOMEAU.

(Lire la suite page 6.)

Le 950^e anniversaire de la mort du saint roi Etienne

La Hongrie entre la faucille et le goupillon

Rare exemple dans le monde communiste, le régime hongrois et l'Eglise catholique - qui ne bénéficie pas dans ce pays d'une pression de la base aussi forte qu'en Pologne - sont parvenus ces dernières années à un « modus vivendi », dont la célébration de l'anniversaire de la mort de saint Etienne est une illustration.

BUDAPEST
de notre envoyé spécial

La Hongrie tout entière s'apprete à célébrer avec faste, le samedi 20 août, le 950^e anniversaire de la mort du roi Etienne, fondateur de l'Etat hongrois. Le service de presse du gouvernement précise bien qu'il s'agit aussi de marquer le souvenir de saint Etienne, qui a converti le peuple magyar au christianisme.

Pour préparer de longue date les festivités, un « comité commémoratif saint Etienne » a été créé au Parlement à l'initiative de l'Eglise catholique et de l'Académie des sciences. La collaboration entre autorités religieuses et civiles - communistes - est telle que ce sont les fougons de la Banque nationale qui vont assurer, de diocèse en diocèse, le transport de la relique du pieux roi : sa main droite embaumée, la « sainte droite ». L'administration des postes n'est pas en reste : elle a déjà édité pour l'occasion plusieurs timbres, dont l'un représente la Vierge, patronne de la Hongrie.

« Depuis des décennies, souligne un document gouvernemental, le 20 août est la fête de l'idée de constitution de la République populaire, du pain nouveau et de la mémoire de saint Etienne. » Ailleurs qu'en Hongrie on ne saurait concevoir pareille communion entre Eglise et Etat dans le cadre d'un système socialiste. Pas même dans la fort catholique Pologne.

FRANCIS CORNU.

(Lire la suite page 5.)

PRIX COURTELINE / PRIX ALPHERSE ALLAIS
1988

JOSÉ ARTUR

Parlons de moi, y a que ça qui m'intéresse

José Artur se révèle ici un brillant humoriste, un maître de Fronie froide
Bernard Le Saout
L'ÉVÉNEMENT DU JEU

Avec tellement d'humour et de talent !
Françoise Lacroix
LE PARISIEN

ROBERT LAFFONT
des livres ouverts sur la vie

TÉLÉMATIQUE

• Journal de la Presse
• La messagerie internationale
36-15 heures LM
• La messagerie de la presse
• Abonnements aux journaux
36-15 heures LEMONDE

is ont entamé
ine de grève

Le mouvement s'étend
PAGE 20

La longue grève a laissé des traces
à la mine et en ville
PAGE 17

La chasse aux auteurs d'un hold-up
a fait deux morts
PAGE 20

Examen de passage mitigé pour Dan Quayle
colistier de George Bush
PAGE 20

La naissance du quatrième pouvoir
PAGE 2

Le Monde

Pages 9 à 12

Le sommaire complet se trouve en page 20

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

Le Monde

LIBAN : élection présidentielle sous haute surveillance

La défaite de M. Frangié, faute de quorum serait un échec pour la Syrie

BEYROUTH de notre envoyée spéciale

Sauf imprévu de dernière minute, c'est le jeudi 18 août en fin de matinée que devait se réunir le Parlement libanais appelé à désigner un successeur au président Amine Gemayel, dont le mandat expire le 23 septembre.

Si est sa seule réponse et, dans les milieux officiels, on s'interrogeait encore mercredi pour savoir quoi et qui lui opposer.

La seule stratégie adoptée est donc celle de la bataille du quorum, qui consiste à « conseiller » aux députés, dont la majorité réside dans l'Est chrétien, de ne pas se rendre au Parlement.

Une consultation cruciale pour le Liban

En attendant, c'est sous haute surveillance que devait se dérouler cette première séance. Dès mercredi soir, la route du Mése, seule voie de passage entre les deux secteurs chrétiens et musulmans de Beyrouth, a été fermée à toute circulation.

Dans Beyrouth-Ouest, l'armée syrienne en état d'alerte, soldats casqués et armés jusqu'aux dents, patrouillait dans toute la ville, y établissant des barrages volontaires.

qui pourront, le cas échéant, faire appel à l'armée. Les FSI se sont aussi déployés dans un large périmètre entourant le Parlement, dont l'accès est très sévèrement contrôlé.

FRANÇOISE CHEPAUX.

CORRESPONDANCE

L'« acharnement fraternel » de Damas

M. Antoine Busbouh, représentant à Paris de la Résistance chrétienne libanaise (Forces libanaises), nous adresse une lettre dont nous publions ci-dessous quelques extraits.

C'est avec acharnement que Damas prépare « fratricellement » la présidentielle libanaise. Il pèse de tous ses moyens sur la seule zone non occupée du Liban, celle qui, au nord-est de Beyrouth, est tenue par la Résistance chrétienne.

conformément à la Constitution. Car nous voulons préserver l'identité internationale du Liban, même si actuellement la présidence ne représente plus guère qu'une fiction.

N'ayant pas de candidat propre issu de nos rangs, nous favoriserons l'homme fort et intègre qui sera capable de mener à bien tant le retrait des occupants étrangers que les réformes intérieures dont notre pays a tellement besoin.

Nous souhaitons que la France soit plus attentive à notre situation présidentielle. Car elle est justement intéressée par le maintien de l'ancrage du Liban au sein du monde démocratique.

ISRAËL : les affrontements dans les territoires occupés

M. Rabin est passé à l'offensive contre les « comités populaires » du soulèvement

JÉRUSALEM de notre correspondant

Comme il l'avait annoncé récemment, le ministre de la défense, M. Itzhak Rabin, est passé à l'offensive contre les « comités populaires » qui se sont formés dans les territoires occupés pour animer et diriger le soulèvement.

Le soulèvement en effectuant des attaques contre l'armée, en assurant - parfois de façon musclée - le maintien de la grève des commerçants et en animant des services de santé ou d'éducation qui se substituent à ceux de l'administration israélienne.

Levée partielle du couvre-feu

M. Rabin s'est fixé pour objectif prioritaire de démanteler ce début de gestion autonome de leurs affaires par les Palestiniens afin de recréer une dépendance totale à l'égard de l'administration israélienne.

Cependant le couvre-feu a été partiellement levé à Gaza après que le territoire ait été bonifié durant trois jours à la suite des violents accrochages du dernier week-end.

Ces mesures portent à trente-trois le nombre de Palestiniens des territoires occupés bannis par Israël depuis décembre - en dépit des protestations des pays occidentaux qui font valoir que cette sanction est parfaitement contraire au droit international.

Le vingt-cinq autres Palestiniens qui se sont vu signifier un ordre de bannissement ont encore la possibilité de faire appel devant une commission administrative puis devant la Cour suprême.

ALAIN FRACHON.

Le conflit entre l'Irak et l'Iran

Les accusations réciproques n'entravent pas la préparation du cessez-le-feu

L'Iran et l'Irak continuent de multiplier polémiques et accusations, créant un climat de méfiance réciproque à trois jours de l'entrée en vigueur du cessez-le-feu.

De côté irakien, l'agence d'information publique depuis mardi des bilans sur les « agressions iraniennes » qui ont précédé l'entrée des troupes irakiennes sur le territoire iranien.

Toutefois, ces joutes diplomatiques ne mettent pas en cause la préparation du cessez-le-feu. A New York, l'Assemblée générale de l'ONU a attribué mercredi une somme de 33,7 millions de dollars au financement des trois premiers mois du fonctionnement de l'IGOM-NUII (groupe d'observateurs militaires des Nations unies pour l'Iran et l'Irak).

Le commandant du groupe, le général yougoslave Slavko Jovic, est arrivé mercredi à Bagdad, où l'avaient déjà précédé soixante-trois officiers de l'ONU. Ces derniers ont déjà effectué une première inspection des lignes de cessez-le-feu, et les milieux de l'ONU soulignent la coopération qui s'est établie entre les deux pays et les premiers détachements du corps des observateurs.

En soutenant la candidature de l'ancien président Soleiman Frangié, rejeté catégoriquement par l'Est chrétien et par les Etats-Unis, Damas a placé la barre très haut.

Simple manœuvre pour montrer sa détermination ou réelle volonté de tenter le tout pour le tout pour faire élire un allié sûr ? Il y a sans doute dans l'attitude syrienne un peu des deux.

Il ne fait pas de doute que la candidature de M. Frangié a jeté le trouble dans tous les milieux politiques et que la Syrie a, d'une certaine façon, obligé ses adversaires à bouger et à venir négocier.

Malgré le fait que M. Frangié soit loin de faire l'unanimité dans le camp musulman, les alliés de Damas ont tous plus ou moins exprimé leur soutien au « candidat syrien ».

Le chef druze, M. Walid Joublatt, a ainsi retiré officiellement mercredi de la compétition son candidat, M. Antoine Achkar, qui avait lui-même annoncé le 23 mars.

L'about de Damas réside cependant dans le fait que le camp chrétien, plus divisé que jamais, a jusqu'à maintenant été incapable de se mettre d'accord sur un quelconque candidat. Le « non » au président Fran-

Beaucoup de députés, dit-on, ne seraient pas prêts cependant d'être empêchés « malgré eux » de se trouver pris entre le maréchal syrien et l'enculme de la milice chrétienne des Forces libanaises.

Mais, en appuyant la candidature d'un homme qui fait figure de repoussoir dans l'Est chrétien, Damas prend le risque de voir se rassembler, au moins par nécessité, ses adversaires les plus rivaux.

Le nombre des députés présents sera en tout cas une indication pour juger de la force des deux camps en présence, même si, d'une part, il semble très improbable que le quorum - fixé à cinquante-trois députés - soit atteint.

Jusqu'à quand le Liban sera-t-il encore occupé, sérieux nous tentés de demander à Washington, à Moscou, à Paris et au Vatican ? Pourquoi la détente nouvelle n'a pas encore produit d'effets dans notre pays, alors que maints conflits « périphériques » en ont déjà profité ?

(...) La Résistance chrétienne tient au déroulement de l'élection

A TRAVERS LE MONDE

Afrique du Sud

M. Pieter Botha souhaite un « prompt rétablissement » à M. Mandela

Le président sud-africain, M. Pieter Botha, a souhaité, le mercredi 17 août, à Nelson Mandela, le chef historique du Congrès national africain (ANC), atteint de tuberculose, « un prompt rétablissement ».

M. Botha, qui a fait ces déclarations dans une lettre adressée au Révérend Frank Chikane, ami politique de M. Mandela et secrétaire général du Conseil sud-africain des Eglises protestantes (SACC), a, en outre, assuré ce dernier que le dirigeant noir pouvait recevoir autant de visites qu'il le voulait.

D'autre part, recevant un émissaire spécial du gouvernement sud-africain, M. Derek Aured, venu l'entretenir du problème de Namibie, le secrétaire général de l'ONU, M. Perez de Cuellar, a saisi l'occasion pour lancer un nouvel appel pour la libération, « pour raison humanitaire », du chef nationaliste.

Angola

Nouvelles négociations de paix à Brazzaville du 24 au 26 août

La commission de contrôle du cessez-le-feu chargée de vérifier que les combats ont bel et bien cessé en Angola s'est réunie, le lundi 15 août, à Ruacana, sur la frontière entre l'Angola et la Namibie.

A cet égard, les Etats-Unis ont indiqué qu'ils étaient prêts à participer « comme médiateurs » à une « commission de vérification du cessez-le-feu composée de représentants angolais, cubains et sud-

afriquains » sans s'engager dans des activités de vérification sur le terrain.

D'autre part, le ministre angolais des affaires étrangères a confirmé, le mercredi 17 août, que la prochaine série de négociations quadripartites (Afrique du Sud, Angola, Cuba et Etats-Unis) sur l'Afrique du Sud-Ouest, se tiendra du 24 au 26 août prochain à Brazzaville au Congo.

Birmanie

Les opposants ont défilé dans le calme à Rangoun

Quelque cinq mille opposants ont défilé dans le calme, le mercredi 17 août, à Rangoun dans la plus importante manifestation antigouvernementale depuis les émeutes qui ont chassé du pouvoir le président birman Sein Lwin le semaine dernière.

Un témoin contacté par l'AFP a fait état, de son côté, du rassemblement de quelque cinq mille personnes, mercredi, à l'hôpital général de Rangoun, devenu lieu symbolique de la contestation après que l'armée y eut tiré sur des donateurs de sang, la semaine dernière.

Des signes d'apaisement se sont fait jour avec la libération de cinquante-deux détenus politiques pour la seconde journée consécutive.

Un témoin contacté par l'AFP a fait état, de son côté, du rassemblement de quelque cinq mille personnes, mercredi, à l'hôpital général de Rangoun, devenu lieu symbolique de la contestation après que l'armée y eut tiré sur des donateurs de sang, la semaine dernière.

Burundi

Troubles ethniques dans le nord du pays

Des habitants du nord du Burundi appartenant à l'ethnie Tutsi, minoritaires dans le pays, ont été massacrés

lors de troubles qui ont commencé la semaine dernière, a-t-on appris de bonne source, le mercredi 17 août, à Bujumbura. Les auteurs de ces horreurs et leurs commanditaires veulent provoquer une guerre civile de caractère ethnique au Burundi.

Cambodge

Les Khmers rouges et la Chine

La reprise éventuelle du pouvoir par les Khmers rouges après le retrait vietnamien du Cambodge est un danger qu'il faut faire disparaître, a estimé le Parti communiste chinois.

Les déclarations paraissent traduire une évolution de l'attitude de la Chine, qui a toujours soutenu les Khmers rouges - tenus pourtant pour responsables de la mort de centaines de milliers de Cambodgiens quand ils étaient au pouvoir entre 1975 et 1979.

D'autre part, le Vietnam n'a pas formellement rejeté le plan de paix qui vient de présenter les Khmers rouges (le Monde du 18 août), mais s'est contenté de réaffirmer son « soutien total » au

plan de paix en sept points présenté, lors de la récente réunion de Bogor, par les autorités de Phnom-Penh. Ce plan lie le retrait des troupes vietnamiennes du Cambodge à la prévention du danger que représente le régime de Pol Pot.

Etats-Unis

Des Soviétiques ont assisté à un essai nucléaire dans le Nevada

Les Etats-Unis ont procédé, le mercredi 17 août, à un test nucléaire dans le Nevada, en présence de quarante-cinq Soviétiques venus mesurer la puissance, conformément à un accord passé par les deux pays à la fin de 1987 (nos dernières éditions du 19 août).

Les Soviétiques doivent, à leur tour, le 14 septembre prochain, faire exploser une charge nucléaire sur le périmètre de Semipalatinsk (Kazakhstan), en présence d'une équipe américaine.

Avec cette double opération, Washington et Moscou espèrent pouvoir enfin s'entendre sur une méthode permettant de vérifier la puissance de leurs essais nucléaires respectifs. Cela ouvrirait la voie à la ratification de deux traités jamais ratifiés : le TBT, dit traité du Seuil, signé en 1974, limitant à 150 kilotonnes la puissance des essais nucléaires souterrains, et le PNCT sur les explosions nucléaires à des fins pacifiques, signé en 1976.

Salvador

Aggravation de l'état de santé du président Duarte

Le président salvadorien José Napoleon Duarte, qui souffre d'un cancer terminal à l'estomac et au foie, a dû annuler tous ses rendez-vous jusqu'à nouvel ordre pour garder le lit, a-t-on appris de source officielle, le mercredi 17 août, à San-Salvador. Le président, âgé de

soixante-deux ans, est rentré dans son pays le 9 août dernier après avoir subi un traitement intensif de chimiothérapie à l'hôpital militaire Walter- Reed à Washington. Selon l'équipe de médecins qui se relaie à son chevet, M. Duarte vient d'affronter la « pire crise » que sa maladie ait connue depuis son opération du foie en juin dernier.

Tunisie

Prochaine rencontre entre le colonel Kadhafi et M. Habré ?

Le président tchadien, M. Hissène Habré, doit, en principe, effectuer une visite en Tunisie au milieu de la semaine prochaine, ce qui lui donnerait l'occasion, selon le journal le Renouveau, organe du Rassemblement constitutionnel démocratique, le parti au pouvoir à Tunis, de rencontrer le colonel Kadhafi.

FAITES SAUTER LA BANQUE TOUS LES JEUX DU MONDE Yams - La banque - Le billard américain La tour de Hanô - La bataille navale JEUX 36.15 LE MONDE

POLICE

Une initiative du directeur des polices urbaines

Les « prix de courtoisie » de M. Robert Broussard

Des « prix de courtoisie » seront attribués cet automne aux circonscriptions des polices urbaines...

Annoncé en octobre 1987 alors que M. Robert Broussard était ministre délégué chargé de la sécurité, cette initiative de M. Robert Broussard...

Issu de la base, figure de la PJ parisienne avant 1981, plutôt impopulaire à gauche après l'opération du cours de laquellerie Jacques Messiares fut tué par la police...

Symbole lui-même, M. Broussard apprécie les symboles. C'est ainsi qu'il adresse, le 20 octobre 1987, une circulaire à ses services sur l'accueil du public...

Il annonçait son intention de créer un « prix de courtoisie » à l'intention des unités policières. La philosophie de ce texte contredit l'autosatisfaction trop souvent affichée au sein de la hiérarchie policière...

Symbolique - sera distribué, pour la première fois, cet automne, un an après avoir été annoncé. « La mise en musique n'était pas facile, explique aujourd'hui M. Broussard...

Un jury électorale

Même en l'absence d'infraction caractérisée il lui paraît essentiel que « les personnes qui font appel à la police ou qui s'y présentent soient orientés correctement... »

Ce prix - courtoisie dont l'enjeu ne sera pas uniquement

MÉDECINE

Selon une étude américaine

Les enfants allaités pendant six mois seraient moins exposés au risque de cancer

Un groupe d'épidémiologistes américains publie dans le dernier numéro de l'hebdomadaire britannique The Lancet...

Une période inférieure à six mois aurait un risque environ deux fois plus élevé de développer un cancer avant l'âge de quinze ans...

Simple illusion statistique? C'est la première fois, selon les chercheurs américains, qu'une telle association est mise en évidence...

L'étude américaine a porté sur trois cent quatre-vingt-deux enfants de la ville et de la région de Denver: entre 1976 et 1985, deux cent un enfants d'un âge compris entre un an et demi et quinze ans avaient, dans cette région, souffert d'un cancer...

Tout en évoquant quelques possibilités de biais méthodologiques ou statistiques qui pourraient peut-être élucider cette apparente association, les auteurs de la publication Lancet développent longuement les hypothèses susceptibles d'expliquer un tel phénomène...

La publication de ces résultats illustre avant tout les limites de beaucoup d'études épidémiologiques actuelles qui mettent en lumière des corrélations d'une importance apparentement considérable en termes de santé publique...

On imagine aisément les conséquences que pourrait avoir la démonstration des propriétés « anticarcinogènes » du lait maternel sans permettre de conclure de manière définitive...

SPORTS

Le championnat de France de football

Paris-SG seul en tête

Grâce à sa victoire sur Sochaux, mercredi 17 août, au Parc des Princes, le Paris-Saint-Germain est, après la septième journée du championnat de France de football, seul en tête du classement...

Résultats

Table of football match results including Toulouse b. Nantes, Auxerre b. Monaco, Bordeaux b. Saint-Etienne, etc.

ATHLÉTISME : Reynolds recordman du monde du 400 mètres

Un mythe pulvérisé

L'Américain Harry Butch Reynolds a pulvérisé, le mercredi 17 août, à Zurich, le record du monde du 400 mètres que détenait son compatriote Lee Evans...

Beamon est resté inviolé. Mais, depuis mercredi soir, Evans s'est fait rattraper: Reynolds a couru le 400 mètres en 43 s 29.

Le tueur de mythes est noir, bien sûr, comme tous les rapides américains, grand (1,91 mètre), il a les yeux clairs...

A Zurich, Eggenlin, le Nigérien, a lancé le 400 mètres sur un rythme d'enfer. Butch a suivi, puis a décollé dans le dernier virage avant de sprinter pour la course de sa vie dans les 100 derniers mètres...

des plus grands noms du sport américain: « Un record qui datait de 1969, c'était trop! L'envoi battu aujourd'hui pourrait presque me faire peur. Maintenant, l'histoire, c'est moi. Et je l'ai fait sans monter en altitude, sans tricher. Je n'avais pas besoin de ça... »

n'est que troisième, battu par un autre Américain (Calvin Smith, 9 s 97). Poignée de mains contrite, et le Canadien s'en va. Lewis reste seul à aimer ce peuple qui l'applaudit...

JEAN-YVES NAU.

Une anomalie génétique à l'origine d'une forme de diabète

Une équipe de chercheurs britanniques du Saint-Bartholomew's Hospital de Londres, annonce dans l'hebdomadaire médical The Lancet...

Depuis plusieurs années, le diabète fait l'objet de nombreuses investigations génétiques pour tenter d'identifier les gènes impliqués dans les troubles métaboliques sévères...

REPÈRES

- Adoption: La DDASS refuse des Témoins de Jéhovah
Chiens: Réouverture du cimetière d'Asnières
Pollution: Les ordures de Zurich incinérées à Maubeuge ?

EN BRIEF

La disparition de Pauline Lafont: les gendarmes n'excluent pas la thèse de la fugue.
Des armes retrouvées dans une consigne automatique.

autres évadés, deux Martiniquais, l'un qui attendait d'être jugé pour usage de stupéfiants et l'autre condamné à six ans de prison pour les mêmes motifs...

Attentats à la poudre sur miniers de moins de quinze ans. Le directeur du domaine de la Bussière, un centre de vacances pour adolescents installé à Dolomieu (Isère), a été inculpé...

M. et M^{me} Frisetti, un couple de Témoins de Jéhovah qui voulait adopter un enfant, a déposé un recours pour excès de pouvoir devant le tribunal administratif de Besançon...

Fermé le 1^{er} septembre 1987 par son propriétaire privé, qui s'estime dans l'impossibilité de financer les travaux de rénovation exigés par les pouvoirs publics...

Le Syndicat intercommunal du bassin de la Sambre (SIBS), qui exploite une usine d'incinération des ordures ménagères à Maubeuge (Nord), est en pourparlers avec la ville de Zurich (Suisse) pour l'éventuel traitement de 10 000 tonnes de déchets par an...

Les mille rêves de Thornton Wilder

La Chine, la Grèce, Dante et Shakespeare composaient le livre intérieur de ce romancier passionnément érudit.

QUAND les histoires de la littérature n'omettent, tout bonnement, de rappeler l'existence d'un romancier et dramaturge Thornton Wilder, elles ne lui consacrent que peu de lignes, en général pour le classer parmi les disciples de Gertrude Stein, et parfois elles l'expédient au moyen de quelque phrase étourdie du genre « cosmopolite, membre du groupe de la Génération perdue ».

La raison de cette attitude, où il entre autant de mépris que de simple ignorance, est sans doute à chercher dans le fait que Thornton Wilder était avant tout un lettré, peut-être le seul romancier américain lettré si l'on excepte Edmund Wilson. Et le seul en tout cas qui ait tissé toute une œuvre sur le canevas d'une culture personnelle faite de cultures entrecroisées.

Pour ce qui est de la Génération perdue, ce parfait contemporain de Hemingway et de Scott Fitzgerald n'en fit pas partie — elle ne constituait d'ailleurs jamais un groupe. On connaît l'origine de cette expression : ayant entendu son garagiste apostropher de la sorte : « Vous êtes tous une génération perdue ! » l'employé maladroite qui, à cause de la guerre, ne savait pas réparer les moteurs, Gertrude Stein s'empressa de jeter le mot à la figure du tout jeune Hemingway. Parce que, disait-elle, lui et ses amis, qui sortaient des tranchées, se tuaient à boire, alors qu'il leur fallait apprendre à écrire.

Quant à l'influence que Gertrude Stein aurait exercée sur Wilder, elle est très difficile à déceler dans son œuvre, si toutefois on peut parler que de la jeune polyglotte arpenteuse de bibliothèques qui vécut à Paris au seuil des années 20 et fut plus attirée par la sévérité de gardienne du temple qui caractérisait l'Américaine que par la frimousse de Kiki de Montparnasse, madone de la Coupole. Né en 1897, dans le Wisconsin, Thornton Wilder avait neuf ans

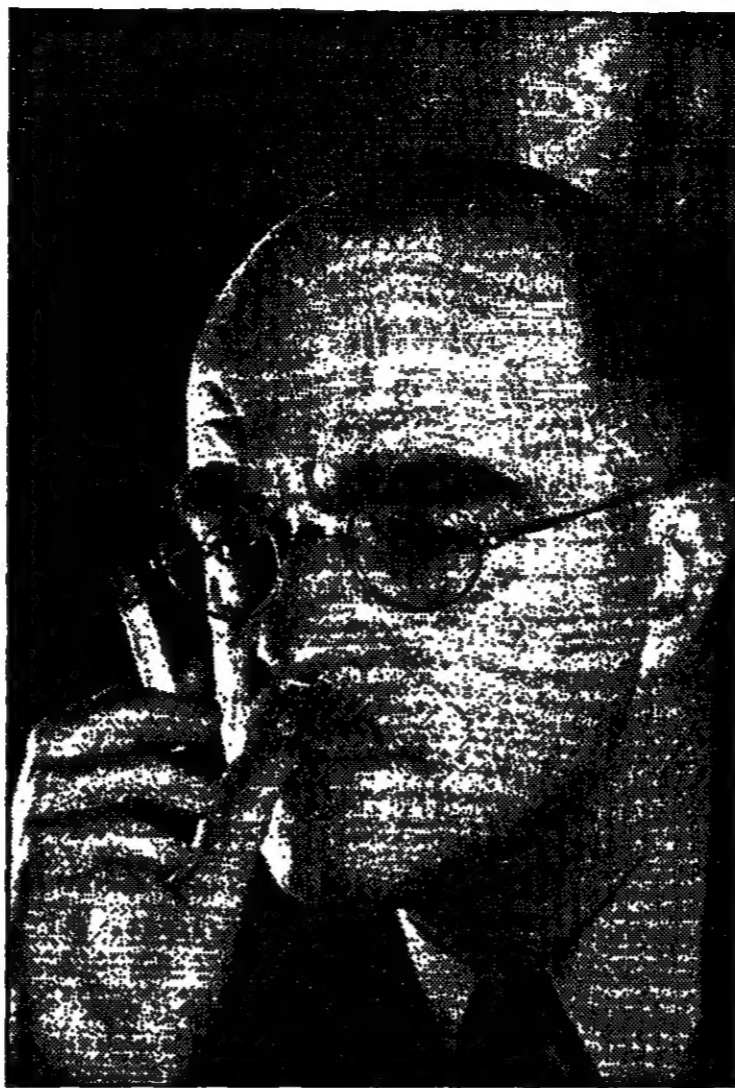
lorsque son père, nommé consul en Chine, l'y emmena pour de longues années. Il y fit des études que, de retour au pays natal, il termina à Yale, l'excellent helléniste, latiniste, germaniste et très bon connaisseur de Dante qu'il était déjà passant ensuite à Princeton pour parfaire son français. Cette lacune comblée, il s'embarqua pour Rome, où il allait tâter de l'archéologie — l'une des neuf vocations qui le hantèrent s'il faut en croire le narrateur de *Mr. North* qui est, de façon pudique, son double. Ce fut la troisième, mais la plus importante.

En effet, c'est en effectuant des fouilles dans la campagne romaine, en découvrant une route avec ses bornes et ses ornements millénaires que Wilder eut son « illumination » : il imagina, comme s'il était parmi eux, les milliers de gens qui étaient passés par là — « des gens qui riaient ou se faisaient du souci, des gens pleins de projets ou habités par le cha- grin... »

Un désespoir poli

Cela suffit à le libérer des perplexités métaphysiques, à faire resurgir dans son esprit une sagesse toute orientale, que la Chine avait dû lui inculquer à son insu et qui serait le sous-bassement philosophique — jamais explicite — d'une œuvre empreinte de finesse, — de drôlerie, où perce entre les lignes un désespoir poli qui serait la transcription occidentale de cette même sagesse.

Si le roman constitue l'essentiel de ce qu'il faut retenir de lui, ce fut le théâtre qui rendit Wilder mondialement célèbre, avec *Notre petite ville* (1938) — pièce sans décor où un compère commente pour le public les propos des personnages — et avec *La Peau de nos dents* (1942), inspirée du *Finnegans Wake* de Joyce. Cette pièce, très ambitieuse, ne retraçait rien de moins que l'his-



Thornton Wilder par Gléole Fremud.

toire de l'humanité depuis son éviction du jardin d'Eden, à travers l'existence d'un couple américain et de leur bonne...

Thornton Wilder avait vingt-neuf ans quand il publia son premier livre, *la Cabane*, version encore jameisienne mais déjà presque fellinienne, d'une Rome où des millionnaires excentriques du Nouveau Monde côtoient des aristocrates ruinés et des gens de robe — rouge, bien sûr, — plus à l'aise dans la liturgie des salons que dans celle qui leur est propre.

Un an plus tard, le romancier donnait déjà un chef-d'œuvre laconique, ce *Pont du roi Saint Louis* qui lui valut le premier des trois prix Pulitzer qu'il obtiendra dans sa carrière, les deux autres ayant couronné les pièces de théâtre déjà citées.

Wilder y raconte l'enquête menée par un ecclésiastique sur la vie des cinq personnes qui furent précipitées dans un gouffre, dans les débuts du dix-huitième siècle au Pérou, alors qu'elles passaient sur un pont en osier tressé par les anciens Incas. Trouvant que la théologie tardait trop à prendre rang parmi les sciences exactes, le religieux croyait pouvoir déchiffrer les mystérieux décrets de la Providence s'il arrivait à reconstituer par le menu la vie des vic-

Cela nous vaut des personnages extraordinaires, notamment la richissime marquise de Montemayor. Parce qu'elle est de basse extraction, sa fille bien-simée l'a quittée pour s'en aller briller à la cour d'Espagne. A la suite de quoi la marquise — sa perruque rousse de travers, les pommettes remplies de fard, le pas hésitant à cause de l'alcool — ne manque pas une occasion de fréquenter la cour du vice-roi, les salons et les théâtres, cueillant où elle le peut des potins pour nourrir les lettres qu'elle envoie à sa fille, dans l'espoir d'éveiller l'intérêt sinon l'affection de celle-ci. La marquise devient ainsi le Saint-Simon de la vice-royauté, et une autre Sévigné.

Mais elle n'est pas la seule à gagner l'adhésion immédiate du lecteur : les frères jumaux qui, sans y penser, s'imposent de façon réciproque une espèce d'esclavage amoureux sont très troublants. Et que dire de la Pêricole qui entre et sort de ce livre à son gré, l'éventrant et le fermant comme un éventail, dans un tourbillon de dentelles noires et de fleurs rouges, avec cette fureur passionnée qu'un jour lui prêtera Anna Magnani dans *le Carrosse d'or* de Renoir ?

HECTOR BIANCIOTTI
(Lire la suite page 11.)

Un art de la déception

LES nouvelles de Sergi Pàmies sont fermées sur elles-mêmes. Elles sont comme recouvertes d'une membrane qui leur permet de diffuser vers le lecteur un flux intense d'émotions, d'images, d'effluves lourds et électriques, mais qui interdit à ce même lecteur de pénétrer le secret de leurs pouvoirs. Pour tenter de saisir l'essence de leur charme, mieux vaut faire un détour par ce qu'elles ne sont pas.

Écrites en catalan par un écrivain barcelonnais qui est né à Paris en 1960 et a vécu à Gennevilliers jusqu'à l'âge de

soixante ans, les nouvelles rassemblées dans *Aux confins du fricandeu* ne font aucune référence à la Catalogne, ni même à l'Espagne contemporaine. Elles n'ont pas de lieu — si ce n'est celui d'une condensation mythique et hasardeuse d'individus qu'on nommerait la Ville — et pas de mémoire. Elles surgissent d'un présent sans passé défini et se referment sur une absence d'avenir. Les histoires de Pàmies congédient l'Histoire comme une incongruité.

Jeune nouvelliste catalan, Sergi Pàmies écrit la gueule de bois des jours ordinaires.

Ces récits très courts — cinq ou six pages au maximum — tournent également le dos à la rhétorique de l'attente et de la chute sur laquelle se construit généralement la nouvelle. Au lieu de tendre comme il se doit le ressort dramatique, Pàmies en organise minutieusement le débordement. Les premières lignes de ses textes accumulent des éléments — réalistes ou fantastiques — qui, entre les mains d'un conteur habile, offriraient la matière à des développements drôlatiques ou tragiques du plus bel effet : un vieillard assure sa subsistance en vendant, en gros ou en détail, ses souvenirs ; un distributeur automatique n'accepte de vomir ses billets de banque que si le demandeur justifie d'un bon usage de son argent ; un

même les rencontres les plus inattendues ne peut parvenir à ébranler la façade ordinaire des jours comme les autres. La Ville, la vie, la médiocrité des sentiments, ont raison de toutes les révoltes et de toutes les espérances.

Les nouvelles de Pàmies sont semblables à des petits verres d'alcool très fort, très sec que l'on avale les soirs de spleen pour donner un peu de couleur et de chaleur à l'existence. Leur avenir indéfectible est la gueule de bois, la malaise des entrailles, le rappel impérieux de ces lois du corps auxquelles nous ne pouvons pas davantage nous soustraire qu'à celle de notre propre pesanteur : « Il s'éloigna du bar avec l'estomac plein de matières bégnines, métaphores en forme de glace à la pistache, triangles et assiettes de galettes chinoises, guignes émergent d'une tarte au fricandeu, autoportrait d'un baigneur marin savourant la paille d'un biscuit imbibé de chocolat. Déguillé de fraise aux confins du glucose. »

PIERRE LÉPAPE.

* AUX CONFINS DU FRICANDEAU, de Sergi Pàmies, traduit de catalan par Anne Bragance, éd. Jacqueline Chambon, 104 p., 64 F.

Le chemin Nietzsche

De la mer au village d'Eze, près de Nice, une promenade sur les traces de Frédéric Nietzsche.

« *L me faut la lumière, l'air de Nice, il me faut la baie des Anges, s'écriait Nietzsche. J'ai expérimenté presque simultanément l'air de Leipzig, de Munich, de Florence, de Gènes : Nice a triomphé de ce concours. Moi qui ai du sang de taupe et d'Hamlet dans les veines, me voici revenu à Nice, c'est-à-dire à la raison. J'entends sonner dans l'air quelque chose de vainqueur et de européen, une voix qui me donne confiance et me dit : « Ici tu es à ta place. »*

Cette ville, avant que la folie ne le frappe, le 3 janvier 1889 à Turin, quand il vit un charretier rouer de coups un vieux cheval épuisé, Nietzsche l'habita à plusieurs reprises, dans la plus grande discrétion. Ses domiciles successifs ? Toujours des pensions modestes, toujours loin des quartiers cosmopolites et mondains, toujours dans la vieille cité ou dans son immédiate périphérie, au milieu du petit peuple. Il fréquentait les librairies, découvrait avec intérêt Maupassant, le journal de Goncourt, Baudelaire. Et il se promenait dans la ville, bien sûr,

le long du rivage, sur les hauteurs du Château, que Louis XIV démantela contre l'avis de Vauban (ce qui reste du donjon porte le nom de Frédéric Nietzsche), mais aussi vers Menton, le Cap Ferrat, Villefranche-sur-Mer...

Cet être incandescent, cet errant solitaire fanatique de probité, cet astre fulgurant avec « son air de sortir d'un pays où personne n'habite », comme le constatait déjà son ami de jeunesse Erwin Rohde, rencontrait en ces lieux l'état de méditation profonde qui orientait le feu de ses pensées et gouvernait son esprit passionné qui le torturait tant.

« Le corps est enthousiasmé »

La montée vers Eze l'attirait plus particulièrement. Il le confiait dans *Ecce homo*. Après avoir parlé de « paysages sanctifiés par des moments inoubliables », il note à propos du troisième Zarathoustra (...): « La partie décisive, qui porte le titre : « Des vieilles et des nouvelles tables »,

est composée pendant une montée des plus pénibles de la gare au merveilleux village maure d'Eze, bâti au milieu des rochers. L'agilité des muscles fut toujours la plus grande chez moi lorsque la puissance créatrice était la plus forte. Le corps est enthousiasmé (...). Je pouvais alors, sans avoir la notion de la fatigue, être en route dans les montagnes, pendant sept à huit heures de suite. »

D'imaginer Nietzsche coureur de sentes, grimant dans une nature « à l'insolente beauté », ne suffit pas à tous les dévots de l'incurable vagabond, qui avouait : « Le moindre fil de soie m'est plus insupportable qu'à tel autre une chaîne et un boulet de plomb. » Certains nietzschéens souhaitent aussi affronter la pente raide qui conduit au nid d'aigle d'Eze, connaître l'exaltation et l'apaisement nés d'un sentiment, fut-il fugace, de liberté. Ils viennent parfois d'autres continents : d'Asie, d'Amérique. Il est vrai que, outre l'attrait du pèlerinage, la balade ne peut les décevoir.

Le chemin Nietzsche démarre donc de la Basse-Corniche, à Eze-

sur-Mer, distant d'une dizaine de kilomètres de Nice. Durant une ou deux heures (selon la fantaisie du marcheur), ce ne sera qu'émerveillement. La montagne est odorante. Le sentier est si raide qu'on a l'impression de s'élever en avion. En bas, la mer lumineuse, chatoyante, au prisme inlassable. Au-dessus, à droite, à gauche, le déploiement des monts et des vallées, les austères aridités du sud, la grande fête du ciel. Au loin, d'un côté, l'Italie, de l'autre, la Provence. Le soleil chauffe la roche à blanc depuis le commencement des temps.

Le promeneur, pour cause d'essoufflement ou non, s'arrête. Il semblerait qu'il essaie de se repaître des sensations qu'il éprouve, d'en conquérir d'autres, et qu'il répugne à brusquer ses gestes de peur que plaisir et émotion ne versent comme d'un récipient trop plein. Un train quitte Beaulieu, cette « section terrestre du paradis », selon les mots prononcés par Léopold II, roi des Belges, quand, pour la première fois, il vit ce village de pêcheurs.

LOUIS NUCERA.
(Lire la suite page 10.)

Henri THOMAS



Un détour par la vie

roman

« Rien n'est plus discret, plus subtil, plus insidieux que ce roman étrange et impalpable... C'est beau et lugubre, déchirant et secret. Aux antipodes des trompettes de la renommée. »

Paul Corentin/Télérama

GALLIMARD *mf*

ROMANS POLICIERS

Constat de divorce



« On manque d'initiative pour créer des entreprises modernes sans lesquelles le pays ne peut pas faire de progrès. Tu veux que je te dise ? On est en train de confondre liberté et libertinage... » L'homme qui...

PROMENADES LITTÉRAIRES

Le chemin Nietzsche

(Suite de la page 9.)

Un voilier croise le bateau qui vient de Corse. D'où nous sommes, de notre ascension, tout se miniaturise. Les bruits assourdis, le tapage des cigales, le chant des oiseaux mis en joie par la chaleur ajoutent à la qualité du silence.



hissent jusqu'au village et font une brève étape. Eze, agrippé au rocher, posé sur un pic, est un autel dressé à la lumière, cette lumière qui...

L'ermite amoureux de Zarathoustra

Avant lui, ce chemin du souvenir et du sublime s'appelaient CVO n° 5 (chemin vicinal ordinaire). Une introduction d'Armand Lanoux (qui s'imagine à graver le vertigineux sentier, à faire halte à la buvette pour se désaltérer et discuter), une lettre à André Malraux : en moins de quarante-huit heures, l'autorisation de baptiser le chemin était accordée.

de douleur, avant de s'effondrer en des gerbes d'étincelles. Le ciel était rouge sang. Les animaux fuyaient, transformés parfois en boules de feu. Le vent attisait le pire. Une vieille dame qui, bravant les interdictions, était retournée dans sa petite maison, au bas du chemin Nietzsche, périt carbonisée. On voit encore les ruines noires de son logis.

surplus de source, qui, jadis, alimentait le « Moulin oublié » et qui ne s'était pas interrompue. Il prit dans ses mains une grive blessée qu'il avait apprivoisée, franchit le cercle de feu, la fumée opaque, et se plaça sous l'eau comme on se met sous la douche. De temps en temps, il sortait sa tête et ses mains, pour respirer dans la fournaise et pour que l'oiseau respirât aussi.

Redu, village du livre

Une visite dans un petit bourg où les granges et les garages sont devenus des librairies. 125 kilomètres au sud-ouest de Bruxelles et à 75 kilomètres de Namur, caché dans l'opulente forêt ardennaise, un rêve de bibliothèque a pris corps. Redu, petit village d'à peine quatre cent cinquante âmes ne compte pas moins de vingt-cinq librairies qui voient avec des galeries d'art et des ateliers de reliure, de gravure, de fabrication et de restauration de papier.

Redu, village du livre

Adonné aux métiers du livre, Redu présente désormais un calendrier d'activités culturelles très diversifiées. Ainsi, on fête à Pâques 1988 ses joyeuses « notes de papier », à savoir le cinquantième anniversaire de son jumelage avec Hay-on-Wye. Autres manifestations d'importance : les Rencontres d'écrivains francophones, organisées sous l'égide de la communauté des radios publiques de langue française (France-Culture, Radio-Canada, Radio Suisse romande, RTBF), à l'initiative de Jean-Marie Borzeix, directeur de France-Culture. Etant précisé que Redu n'est pas le cadre exclusif de ces Rencontres, puisque Paris les accueillera en 1989, une douzaine d'écrivains s'y sont réunis en 1987, pour s'interroger sur le thème de « L'extimité de l'Autre ».

DERNIÈRES LIVRAISONS

- ARCHITECTURE : LITTÉRATURE ET ARCHITECTURE : Actes du colloque international tenu à Rennes en 1986. Textes de Philippe Hamon, Philippe Boudon, François Loyer, Werner Szambien, Bruno Tritamans, etc. (Un volume illustré de 182 pages, collection « Interférences », Presses de l'université de Haute-Bretagne, université de Haute-Bretagne-Rennes-II, 35000 RENNES, 100 F.)
- ENTRETIEN : PHILIPPE DE SAINT-CHÉRON : Le Mal et l'Exil : rencontre avec Élise Wiesel. Philippe de Saint-Chéron, journaliste et écrivain, pose à Élise Wiesel de multiples questions. Au centre de ce dialogue, comme de la vie et de l'œuvre du Prix Nobel de la paix, « la question du mal et de la souffrance tient une place centrale jusqu'au cœur de la foi... » (Nouvelle Cité, 288 p., 120 F.)
- FRANCOPHONIE : ANTHOLOGIE FRANCOPHONE SONORE. Initiative inédite et précieuse que celle de Marc Delouze, qui s'est fait connaître au dernier Salon du livre de Paris avec ses « téléphones littéraires », de mettre sur une cassette unique les voix de vingt-six auteurs francophones actuels, de Londres à Ben Jelloun, de Robbe-Grillet à Senghor ou Schéhadé. Chacun lit un court texte qu'il a choisi. Prix de la cassette : 100 F, port compris. (Ed. Les Paris poétiques, Tél. (1) 42-61-64-28. Distr. Karika, 104 rue, bd Voltaire, 75011 Paris. Tél. : (1) 43-55-80-75.)
- HISTOIRE : PATRICIA O'BRIAN : Correction ou châtiment. Pour faire le portrait de cette « masse sans visage », celle des prisonniers au dix-neuvième siècle, Patricia O'Brian, universitaire américaine, analyse l'institution pénitentiaire dans la lignée des travaux de Michel Foucault, tout en se démarquant de conclusions à ce de dernier. Traduit de l'américain par Myriam Cottias. (PUF, 342 p., 180 F.)
- FRANÇOIS RENAULT : Tipito-Tip, un potentat arabe en Afrique centrale, au dix-neuvième siècle. Par un spécialiste de l'esclavage, ancien universitaire à Abidjan, le portrait d'un des personnages les plus étonnants de l'Afrique précoloniale : Tipito-Tip, explorateur et esclavagiste, empereur de l'Ivoire et concurrent des colonisateurs européens. Avec une iconographie et des documents inédits. (Ed. de la Société française d'histoire d'outre-mer, distribué par L'Harmattan, 380 p., 220 F.)
- HISTOIRE LITTÉRAIRE : GUY DE MAUPASSANT : Chroniques insulaires. Quatre chroniques écrites par l'auteur de Boule de suif pendant un voyage qu'il fit en Corse en 1880. (Librairie Mazocchi, 2, rue Conventionnel-Salcent, 20200 Bastia. Tél. : 95-34-02-95.)
- GEORGE SAND : Lélia et Jean de La Roche. George Sand nous réapparaît sous deux visages : d'abord porte-parole des passions fatales dans son roman Lélia (1839), elle suggère dans Jean de La Roche, vingt ans après, une apologie de la raison. Présentés respectivement par Béatrice Didier et Claude Tricot. (Editions de l'Aurora, 4, bd des Alpes, 38241 Meylan Cedex. Lélia : deux tomes de 236 et 248 pages, 98 F chaque ; Jean de La Roche : 205 pages, 98 F. Les ouvrages sont illustrés de photos et de reproductions.)
- LETTRES ÉTRANGÈRES : NABIL NAOUM : Le Voyage de Bâ. Fils de la littérature arabe classique, des Japonais modernes et de l'Américain de Tanger, Paul Bowles, Nabil Naoum, Égyptien copte émigré un temps aux États-Unis, nous donne, de retour au pays, un recueil de nouvelles où l'écriture la plus simple du monde dégage, en une vingtaine de nouvelles, tout le parfum de l'Égypte actuelle. (Traduit de l'arabe par Luc Barbulesco et Philippe Gardenal, Actes Sud, 200 p., 85 F.)
- THÉÂTRE : BERNARD DORT. La Représentation émanquée. Un recueil d'essais pour définir ce que l'auteur « hésite à nommer une certaine idée du théâtre ou, de façon encore plus floue, une certaine exigence à son égard. » (Actes Sud, « Le temps du théâtre », 183 p., 115 F.) A signaler également le n° 9 de la revue l'Art du théâtre : on y trouve un ensemble de réflexions sur la manière de « faire événement » au théâtre, et un entretien avec Peter Brook. (Actes Sud/Théâtre national de Chaillot, 190 p., 89 F.)

LETTRES AMÉRI... Les dérivés de John... Dans les livres de... Tout le reste est d... Si Godard et John... Les mille de Thornt...

LETTRES AMÉRICAINES

Les dérivées triomphales de John Fante

Dans les livres de Fante, il y a la vie - sa vie - et l'écriture. Tout le reste est du cinéma...

SI Gide avait lu John Fante, il n'aurait jamais osé écrire qu'on ne fait pas de bonne littérature avec des bons sentiments. On fait de la bonne littérature, quand on est écrivain, avec tout. Le bon et le mauvais, le lamentable et le joyeux, l'extraordinaire et le banal, le vrai et le faux, le mort et le vivant. John Fante, pour écrire ses livres, a puisé exclusivement dans les événements de sa vie.

Ce professionnel de l'histoire trousse à la commande, du mélodrame social retravaillé en comédie sentimentale au hasard des distributions et des négociations de contrat, capable de sauter sans état d'âme ni panne de stylo d'un thriller spaghetti à un pépète maya, à toujours, dans son activité d'écrivain, refusé d'inventer, de broder, d'embellir ou de dramatiser. Dans ses livres il y a la vie - celle qu'il connaît, la sienne - et il y a l'écriture. Tout se passe exclusivement entre ces deux partenaires.

Les mille rêves de Thornton Wilder

On ne saurait trop conseiller à qui ne connaît pas Wilder de lire d'abord Le Pont du roi Saint Louis ou bien ces Ides de mars (1), dont le cadre est la Rome de Jules César et qui se compose de lettres signées par l'empereur, Cléopâtre, Cécille, Brutus... C'est ensuite seulement qu'il faudrait entamer la lecture de Mr. North récemment traduit en français, ce livre fut publié avec un immense succès deux ans avant la mort de Wilder survenue en 1975, et John Huston en tira un scénario que son fils Dany devait tourner avec Lauren Bacall et Robert Mitchum.

Le romancier a agencé entre elles, selon son habitude, de nombreuses histoires qui se déroulent dans un décor unique, Newport, pendant une période de quatre mois, en 1926. Le narrateur est un jeune professeur qui, ayant abandonné l'enseignement, donne des leçons de tennis aux membres de la bonne société avant de devenir lecteur à domicile pour vieux milliardaires bibliophiles et polyglottes.

Chaque précision donnée sur la vie du narrateur correspond exactement à la biographie de Thornton Wilder. Et si la plupart des récits qui composent l'ouvrage sont assez longs - comme s'il ne restait plus à l'auteur le temps de faire court, - ils sont toujours sauvés par les portraits qu'il trace et les réflexions qu'il fait.

On n'oubliera pas le vieillard qui rêve de fonder une académie de savants pour accueillir, jusqu'à la fin de leur vie, Whitehead et Bertrand Russell, Benedetto Croce et Bergson, Unamuno, Ortega y Gasset et Wittgenstein. Et non plus le jeune faussaire qui fournit aux collectionneurs tous les manuscrits qu'ils souhaitent, ceux de Poe, d'Emerson ou de la famille d'Henry James au grand complet, à commencer par le père, commentateur de Swensonborg.

ficelles, des décors de stuc, des conventions. Rien de bien sérieux. C'est pourtant grâce à Hollywood et au cinéma que John Fante va connaître le succès et, pour quelques années, la naissance. Dans la préface très nourrie qu'il a écrite pour la traduction de Pleins de vie, Philippe Garnier - à qui l'on doit pour l'essentiel la découverte en France du génie de Fante - rappelle que ce livre que le romancier considérait comme mineur fut acheté sur épreuves pour 40 000 dollars par Stanley Kramer pour un film qui ne se fit en fin de compte que cinq ans plus tard et avec une autre maison de production. Ce qui permit à Fante non seulement d'échapper à la pauvreté à laquelle le condamna l'insuccès public de ses autres livres mais encore d'obtenir de Hollywood un statut de forcené de la plume sensiblement plus rémunérateur.

Le combat contre les termites

Garnier souligne également, interview de l'épouse de Fante, Joyce, à l'appui que Pleins de vie ne fut écrit que sous l'impression de la nécessité financière. Ce qui explique peut-être pourquoi Fante enregistrerait le succès de ce livre avec une sorte de rage amère. Nous n'avons pas, nous, à entrer dans de telles considérations. Pas davantage nous ne pouvons faire payer à Pleins de vie les mau-

vais raisons politiques et moralisatrices qui lui valurent son succès et les faveurs des producteurs en pleine période de réaction maccarthyste. Cette histoire d'une vieille maison familiale infestée de termites et du combat qu'entreprend contre eux un père - l'inégalable Arturo Bandini - dont l'épouse chérie attend son premier enfant était riche d'assez de sentimentalisme, de tendresse farceuse et de piété bon enfant pour faire fondre les cœurs des lecteurs bien-pensants du Reader's Digest.

Mêmes les aventures du père de Bandini, le vieux menuisier venu réparer le plancher de la cuisine et qui passera le plus clair et le plus joyeux de son temps à se souler de vin, participaient de ce touchant folklore de l'immigration italienne qui vous éloignait sainement des dangereuses élucubrations des intellectuels buveurs d'eau et porteurs d'idées rouges.

Et c'est vrai que Pleins de vie ne manie ni l'humour ni l'émotion au niveau du cortex cérébral. Fante frappe au cœur, aux tripes et au plexus solaire, jamais à la tête. Il n'écrit pas comme un ingénieur mais comme un paysan, sensible à la densité des choses et au lent travail du temps. Il n'argumente ni ne démontre mais cherche les moyens de rendre au plus près, au plus juste, au plus vibrant, le plein de la vie avec sa charge de pulsions contradictoires, de dérapages contrôlés, de dérivées triomphales et de victoires dérisoires.

Et si le lecteur est ému, si les anxiétés et les paniques éperdues de Bandini le font à la fois s'escaffer de rire et s'humecter comme une cousette, c'est simplement parce que John Fante a atteint le but que se fixent les artistes les plus ambitieux : imiter la vie.

* PLEINS DE VIE, de John Fante, préface de Philippe Garnier, traduit de l'anglais (États-Unis) par Eric Matthiessen, Christian Bourgois, 220 p., 80 F.

Le dernier visage de Fitzgerald

Les ultimes tentations d'un homme vaincu pour conjurer l'infortune

LORSQU'ON lit Francis Scott Fitzgerald, on se surprend à imaginer la silhouette qui fut la sienne. Sans doute est-ce parce que ses écrits, sous le couvert de l'imaginaire, semblent vouloir, bien plus que d'autres - encore, nous confesser l'histoire d'une vie : la sienne. Ainsi nait cette curiosité, somme toute pardurable, de découvrir quel visage se cache derrière ces héros au destin fracassé, tantôt byriques, tantôt cyniques, mais qui toujours favorisent des rêves secrets.

En 1924, Francis Scott pose pour une couverture de magazine au côté de sa femme, Zelda. Il est alors si jeune, et déjà au faite de sa gloire... Ses attitudes sont celles d'un dandy, et son regard à l'expression orgueilleuse de celui qui a su se venger d'une enfance malheureuse. Il incarne alors le modèle d'une époque : celle des années folles, mais aussi de la « génération perdue », ainsi que la surnomma, plus lucidement, Gertrude Stein.

Une autre image dix ans plus tard : c'est la deuxième photographie de presse du couple. Fitzgerald est toujours digne, élégant, mais ses yeux tombent légèrement comme ceux d'un homme vaincu. Et son regard, cette fois, exprime une insoutenable tristesse : celle d'un homme qui s'est laissé prendre au piège de ses propres émotions.

Mais la nature même de sa sensibilité ne lui prédisait-elle pas les plus sombres dénouements ? Qui peut en effet prétendre aspirer au bonheur absolu, sans devoir un jour en connaître son revers : l'infortune extrême. Et Francis Scott Fitzgerald était, comme il l'écrit lui-même, doté d'une « exceptionnelle capacité d'illusion ».

C'est donc en 1935 qu'il entreprit d'écrire, ce qui devait devenir, après Love Boat et Entre trois et quatre (1), un troisième et dernier volume de nouvelles, que l'on publie aujourd'hui en France : Love Boat III - Fleurs interdites. Ce recueil, souvent inégal - et



Scott Fitzgerald en 1935.

composé de des fins alimentaires, - transmet cependant une émotion particulière. Elle nous renvoie en effet au dernier chapitre de sa vie : cinq années pendant lesquelles, malade et oublié par ceux qui l'avaient naguère adulé, il noyait dans l'alcool les féroces désillusions de l'existence et tentait péniblement de continuer à écrire.

Et c'est, encore ici, son parcours qu'il nous retrace, lorsqu'il décrit les déboires de Jason, le héros de Regarde le pauvre poon : Jason qui fut un jour riche et aimé, et qui a tout perdu. Jason qui tente, dans un ultime sursaut, de masquer son désarroi devant le seul être qui ne l'ait jamais trahi : sa petite fille.

Faut-il encore voir Fitzgerald dans le personnage de Nouveaux Genres ? Cet homme qui, au retour d'une longue absence, se retrouve désemparé dans un uni-

vers qu'il ne reconnaît plus comme le sien ? C'est ce souvenir obsédant d'un passé à jamais disparu et le sentiment oppressant de l'éternelle fuite du temps qui reviennent au fil des nouvelles, comme une discrète mais terrible litanie.

Seulement Jason, après maintes épreuves, retrouvera le goût du bonheur ; et le héros de Nouveaux Genres rencontrera l'amour fou. Parce que Scott Fitzgerald, au bord du précipice, savait toujours, d'une ironie élégante, ressusciter les illusions perdues. Il était un magicien de la littérature : sa seule raison d'être.

* LOVE BOAT III - FLEURS INTERDITES, de Francis Scott Fitzgerald, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nicole Tisserand, Belfond, 366 p., 98 F.

L'Afrique fantôme de Paule Marshall

QUELLE mouche a piqué cette Américaine comme il faut qui, pour tromper l'ennui de sa retraite dorée, part en croisière aux Caraïbes ? Tandis que les passagers savourent la vie au ralenti sur le luxueux paquebot, elle arpente les ponts en quête d'un refuge, boude les repas, étouffe dans sa cabine climatisée. Une nuit, elle n'y tient plus, refait ses valises et esquisse qu'on la débarque sur l'île la plus proche, en un lieu nommé Carriacou, que personne ne visite, et pour cause : il n'y a rien à voir. Peu lui importe, elle prendra le premier avion pour retourner chez elle, dans son appartement cosy de Manhattan.

Mais pourquoi interrompre son voyage ? Aucun danger ne la menace, aucun remords ne la hante, aucune tentation ne la traverse. Elle semble obéir, malgré soi, à un ordre secret, peut-être une loi de la nature dont le sens lui échappe.

La dame en question est noire. Elle a gravi tous les échelons de la respectabilité. Mais elle garde de sa longue marche des souvenirs ambigus, et l'amertume se devine sous la satisfaction. Elle et son mari ont joué le jeu, le jeu des Blancs, et leur premier mariage a été brisé. Mais elle a l'impression d'avoir perdu quelque chose en chemin, quelque chose qu'elle espère retrouver à Carriacou.

Une joyeuse agitation règne sur le port. C'est l'excursion, la fête du Grand Pardon, lui explique un vieillard. Libre à elle de s'y joindre. Mais d'abord qu'elle indique « de quelle nation elle est ». A l'appel du

grand tambour, des voix s'élevèrent pour revendiquer leurs origines : les Bantés, les Mokes, les Cromantés.

Tout à tour, les héritiers proclament leur fidélité aux ancêtres, aux gens de toujours, dont l'esprit franchit l'Atlantique pour participer à la fête. L'invitée guette le signal des aïeux. Il lui sera transmis par une arrière-grand-tante dont le fantôme surgit pour lui désigner une pointe de terre s'enfonçant dans l'océan.

C'est là qu'on les a amenés. Ils avaient tous ces fers sur eux, aux chevilles, aux poignets et autour du cou comme les chiens. Et parce que c'étaient des Africains de pure souche, ils vivaient des choses que nous n'avons pas le pouvoir de voir. Les Ibos n'oublient jamais rien. L'ibo, le mot éclaire la nuit. Celle qui n'était que spectatrice s'avance dans le cercle pour danser le pas des ancêtres. Et lorsque, la cérémonie terminée, elle s'avotera vers le nord, elle restera liée par des fils invisibles à cet autre monde, son autre moi, son peuple.

Comme dans ses deux romans précédents, Paule Marshall a tenté de rassembler ici les fragments d'une histoire brisée. Tout les séparé, sauf l'essentiel : une solidarité tissée qui subsiste contre vents et marées.

* RACINES NOIRES, de Paule Marshall, traduit de l'anglais (États-Unis) par Nelly Favre et Bernard Kreiss, éd. Bernard Cortez, 239 p., 99 F.

Advertisement for Francis Ponge perfume, featuring a portrait of the author and a list of product details.

Faint text from the left edge of the page, partially cut off.

Faint text from the left edge of the page, partially cut off.

Faint text from the left edge of the page, partially cut off.

● PORTRAIT

Arthur Schopenhauer, le rentier du pessimisme

A l'occasion du bicentenaire de sa naissance, voici un portrait du philosophe en jeune homme.

FLORIS SCHOPENHAUER — le père d'Arthur — riche commerçant de Dantzig, ne prêtait rien tant que le cosmopolitisme et ricanait des ferveurs patriotiques. Le patriottisme, à ses yeux, était la plus sotte des passions et la passion des sots. S'il avait eu à choisir une nationalité, il se serait fait Anglais. Chaque jour, il lisait le Times et, toute sa vie, il resta fidèle à la devise : « Point de bonheur sans liberté ».

Quand son fils naquit, le 22 février 1788, il l'appela Arthur, ce prénom étant le même dans toutes les langues, c'était, pensait-il, un atout décisif pour un futur homme d'affaires. Le commerce rebuta vite le jeune Arthur, mais il ne le méprisait pas pour autant. Il était assez lucide pour s'apercevoir que, dans la grande mascarade de notre monde civilisé, les marchands sont les seuls spéculateurs qui s'avancent démasqués. Entre la franchise vulgarité des affairistes et l'hypocrisie élévation de leurs contempteurs, il préférait encore les premiers.

Florin Schopenhauer avait des conceptions précises en matière d'éducation. Pour ce dédaigneux du nationalisme, l'étude des langues étrangères et les voyages avaient le mérite d'élargir les frontières de l'esprit. Il tenait à ce que son fils apprît à lire dans le « grand livre du monde ». Cette leçon, Arthur s'en souvint quand il critiqua la méthode d'éducation qui consistait à « bourrer d'idées la tête de l'élève avant qu'il ait été mis en contact avec le monde. Le jeune homme, après avoir beaucoup appris et beaucoup lu, entre dans le monde comme un enfant perdu, tantôt sottement inquiet, tantôt follement présomptueux ».

Le mont Blanc fut la révélation de la solitude que connaît le génie; la visite du bain de Toulon, où six mille galériens, enchaînés les uns aux autres, subissaient un sort plus affreux que la mort, procura à Schopenhauer le premier vertige et les premiers écoulements philosophiques. Ne sommes-nous pas tous, comme les bagnards de Toulon, compagnons d'infortune d'une colonie pénitentiaire, se demanda le jeune homme? La balance de l'existence est lestée de beaucoup trop de tourments pour trop peu de bien. Ce monde ne peut être l'œuvre d'un Dieu plein de bonté; il est entre les mains d'un tortionnaire convulsif qui n'a créé ses victimes que pour le plaisir de les estropier...



Arthur Schopenhauer en 1815

« Saisi par la détresse de la vie »

A l'âge de onze ans, Arthur fut envoyé chez un des correspondants de son père au Havre; il s'y familiarisa avec le français, si bien qu'à son retour il éprouva quelque peine à se réaccoutumer aux consonances rugueuses de sa langue maternelle. En 1803, la famille Schopenhauer entreprit un long voyage à travers l'Europe. Dans le journal qu'il tenait alors, le jeune Arthur écrivait déjà les armes du pessimisme. « Je fus saisi, écrivait-il, par la détresse de la vie, comme le fut Bouddha

rappellerait ainsi à la nécessité de la tolérance, de la patience, de l'indulgence et de l'amour du prochain. Car, si une partie de l'humanité geint, l'autre ne se tremousse que pour tromper le mal qui la ronge; l'ennui qui, disait-il, a sa représentation sociale dans le dimanche anglais. Sa pensée, Schopenhauer la nourrit de ses expériences, de ses hontes, de ses doutes, de ses exaspérations. Avec lui, comme plus tard avec Kierkegaard et Nietzsche, la philosophie cessa d'être une explication à distance; désormais, elle prétend se confondre avec l'expérience même, trouvant son origine, non pas dans l'étonnement, mais dans une douloureuse stupefaction et dans la certitude que le « seul bonheur est de ne pas naître ».

L'horreur du dimanche anglais

A qui voulait l'entendre, le ténébreux Arthur enseignait qu'un homme en abordant un autre ne devrait pas l'appeler « Monsieur », mais le saluer comme un « compagnon de souffrance ». Chaque rencontre nous

L'idée que la motivation cachée d'une pensée importe davantage que son expression fit son chemin avec Nietzsche et Freud. Il s'agit moins de savoir ce que l'on pense que ce que l'on est. « C'est le courage d'aller jusqu'au bout des problèmes qui fait le philosophe », écrivait Schopenhauer à Goethe. Il doit être comme l'Edipe de Sophocle qui, cherchant à élucider son terrible destin, poursuit inégalement sa quête, même lorsqu'il devine que la réponse ne lui réservera qu'horreur et épouvante.

Le tumulte des passions

Au terme de sa vie, quand enfin la gloire l'eut rejoint, il tenait toujours les mêmes propos : « Détestez des métaphysiciens doucereux. Une philosophie où l'on n'entend pas bruir, à travers les pages, les pleurs, les gémissements, les grincements de dents et le cliquetis formidable du meurtre réciproque et universel, n'est pas une philosophie ».

Avec Schopenhauer, le tumulte des passions et l'aspiration au néant se conjuguent pour notre plus vif plaisir. Il sut faire de la philosophie un art, de la cruauté un exercice quotidien, de l'indifférence un principe de vie, de la procréation un crime, de la paranoïa universelle un éclat de rire cosmique et de la compassion une morale.

Les professeurs le présentent comme l'héritier de Platon et de Kant; les écrivains comme celui de La Rochefoucauld et de Chamfort. Mais peut-être n'est-il que la réincarnation du Bouddha, un Bouddha qui aurait voulu s'essayer aux excentricités de l'âme occidentale et goûter à la volupté de passer inaperçu, en endossant les habits d'un rentier du pessimisme, expert en jérémiades et contempteur inégalable de cette folie qu'on appelle l'existence.

ROLAND JACCARD.

● LA PHILOSOPHIE, par Roger-Pol Droit

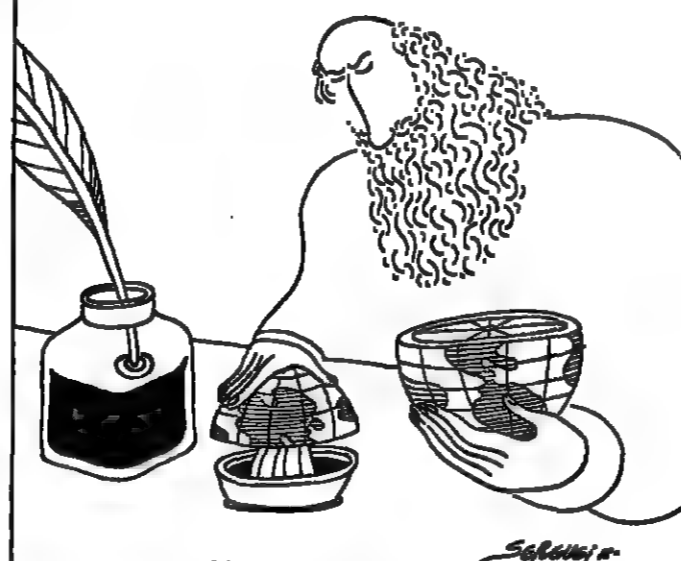
Aristote et Monsieur Jourdain

« Maître de ceux qui savent... C'est ainsi que Dante désignait Aristote. La formule, isolée de son contexte, peut s'entendre en plusieurs sens. Le premier pourrait être péjoratif. Il dénoncerait les démarches, routinères et dogmatiques d'un « maître d'école » aux classifications stéréotypées. Croyant détenir un savoir, alors qu'il ne possède qu'une recette, ses disciples seraient arrogants et culottes. C'est souvent ainsi qu'on a perçu le scolastique médiéval, issu, entre autres, d'Aristote, via ses commentateurs musulmans et saint Thomas d'Aquin. La physique mathématique (Galilée, Descartes), la théologie chrétienne (Erasmus, Luther), aux temps modernes, se constituaient, disaient-elles, en s'affranchissant d'Aristote.

D'Aristote? Ou bien d'un avatar de l'aristotélisme? Aujourd'hui, on est bien loin de considérer l'œuvre comme un système clos, ou une autorité stérilisante. C'est d'une autre manière que le philosophe apparaît « maître de ceux qui savent ». Maître, parce qu'il fut le premier à esquisser une clarification des conditions logiques de la connaissance, à se contraindre à une mise en lumière des exigences formelles du raisonnement, à se soumettre avec humilité aux lois du langage et de la raison. Explorateur multiple, prudent, ouvert, cet esprit universel est tout l'inverse d'un dogmatique. Tout ce qu'il enseigne, à qui veut comprendre le monde, c'est d'abord une exigence de méthode.

En ce sens, son œuvre constitue bien la matrice de toute la pensée occidentale. En exagérant à peine, on pourrait dire que chacun de nous, même en ignorant l'histoire de la philosophie, fait de « l'Aristote » comme Monsieur Jourdain fait de la prose. Il en est ainsi quand nous distinguons, par exemple, quantité et qualité, matière et forme, puissance et acte... ou quand nous disqualifions un propos parce qu'il nous semble contenir une contradiction interne. Plus fondamentalement, les connaissances scientifiques dépendent toujours, bon gré mal gré, du cadre intellectuel délimité par la structure de la pensée d'Aristote. Vrai et faux, vérifiable et invérifiable, rationnel et irrationnel sont encore, grosso modo, définis au moyen des outils qu'il a forgés et mis à l'épreuve.

Du coup, on s'étonnera peut-être moins de voir des mathématiciens de haut vol scruter à présent cette œuvre, en quête d'une nouvelle fécondité de sa portée pour des recherches de pointe. Ainsi René Thom — dont les travaux ont ouvert de nouveaux horizons en permettant une approche mathématique qualitative des formes naturelles — consacre-t-il aujourd'hui sa réflexion à des questions proprement aristotéliennes. On en aura confirmation au cours d'un important colloque qui se tiendra, sous la direction de Jean Petitot, du 9 au 18 septembre, au centre de Carisv-la-Salle (1).



teurs, au sens le plus fort du terme. Encore faut-il dire son projet et ses résultats. Heureusement, c'est assez simple — du moins à formuler. Le monde, pour les Grecs, et singulièrement pour Aristote, c'est la nature, l'univers physique, et l'ensemble des existences — choses, vivants, hommes, divin — qui y sont présentes. Savoir ce qu'est l'univers revient dès lors à en faire, par soi-même, l'inventaire. Or ce monde considéré du point de vue de son contenu possède une autre dimension, qui demeure masquée : celle du monde comme ouverture et présence, ce monde où « nous sommes ». L'énigme constituée par ce fait que « nous y sommes » n'est pas aperçue, ou seulement par intermittence, et comme de biais. Fasciné par le contenu impénétrable du monde, la pensée grecque et tout l'Occident à sa suite oublièrent notre « être-dans-le-monde », son évidence et son étrangeté.

Il faut y insister, car la distinction est d'importance. Pour toute la Grèce, pas de connaissance sans présence : pouvoir dire « je sais », c'est être là et voir, en personne. Mais qu'est-ce qui « est » et « est-il »? Quelle est cette présence au monde que je n'ai pas choisie, dont je ne suis pas la source, et dont je ne dispose pas à mon gré? Ces questions demeurent impensées. Aristote scrute tout ce qui est à l'intérieur du monde, mais pas le monde comme phénomène. « Les Grecs pensent la totalité de ce qui est présent, note René Brague, mais laissent de côté la totalité de la présence comme telle. » Or il est clair — du moins pour nous, après Heidegger — que « la présence ne fait pas partie des choses qu'elle rend présentes ».

On reconnaît là la démarche décisive d'Être et Temps, qui a interrogé Aristote de manière privilégiée. Le projet de René Brague consiste en somme à reconsidérer minutieusement le corpus aristotélicien au moyen des questions soulevées par Heidegger. Leur fécondité a rarement été mise en lumière avec autant de netteté. Il est exclu d'entrer ici dans cette tâche de précision. Indiquons seulement l'apport capital de sa démonstration : le concept d'« être-dans-le-monde » n'est pas, dans l'œuvre d'Aristote, simplement une absence, mais bien un manque. Entendons par là que cette œuvre est traversée d'une tension interne, d'une série de points d'achoppement, de possibilités non réalisées, que l'on voit affleurer dans ses principaux registres. En pensant le monde, Aristote tourne, si l'on peut dire, autour de cette énigme de la présence, sans être en mesure de l'aborder de front. Ainsi René Brague montre-t-il finalement aussi bien ce qui nous sépare d'Aristote que ce qui sépare la philosophie grecque d'elle-même.

* ARISTOTE AUJOURD'HUI, études réunies sous la direction de M. A. Stasour. Ed. Éris-UNESCO, 356 pages, 162 F. * ARISTOTE ET LA QUESTION DU MONDE, de René Brague, Presses universitaires de France, coll. « Épiméthée », 560 pages, 230 F.

(1) Sous le titre « Rationalité et objectivité », ce colloque, consacré à des questions épistémologiques fondamentales, rassemblera une trentaine de participants, parmi lesquels, outre René Thom, on relève les noms de Jean-Toussaint Desanti, Françoise Balibar, Fernando Gil, Claude Imbert, Isabelle Stengers, Bruno Pinchard. (Renseignements au Centre culturel international de Carisv-la-Salle. Tél. : 33-46-91-66.)

Une mère trop frivole

Lorsque Arthur Schopenhauer publia sa thèse : la Quadruple Racine du principe de raison suffisante (1), sa mère ironisa : « C'est quelques choses pour les dentistes et les pharmaciens. » Sa haine des femmes devint aussi légendaire que son amour pour les chiens : il appela son caniche Atma (les brahmanes désignent ainsi l'âme du monde), mais les habitants de la bonne ville de Francfort, où il mourut à l'âge de soixante-douze ans, le surnommaient Schopenhauer Junior. Arthur fut l'homme d'un seul livre, le Monde comme volonté et comme représentation (2), et d'une seule pensée : la subordination des fonctions intellectuelles à l'affectivité. Au sortir du siècle des Lumières, une telle philosophie paraissait révolutionnaire. Avec Schopenhauer, nous entrons dans l'ère du soupçon, de la déshérence, de la raison comme ruse, du progrès comme imposture.

(1) Vrin. (2) Presses universitaires de France. Cet éditeur a publié d'autres œuvres de Schopenhauer, parmi lesquelles Aphorismes sur la sagesse dans la vie, De la volonté dans la nature. Signaux aussi le Fondement de la morale (Anbiert-Montaigne), Métaphysique de l'amour, métaphysique de la mort (10/18).

Book advertisement for 'Ludovic JANVIER' by Roland Jaccard, published by Gallimard. The ad features the author's name in large letters, a portrait of Ludovic Janvier, and the title 'Monstre, va' in a stylized font. The publisher's logo 'GALLIMARD' is at the bottom.

Marchés financiers

BOURSE DU 17 AOUT

Cours relevés à 17 h 30

Main financial table with columns for 'VALEURS', 'Règlement mensuel', and 'Cours relevés à 17 h 30'. It lists various stocks and their prices.

Comptant (sélection)

SICAV (sélection)

17/8

Table containing 'Comptant (sélection)', 'SICAV (sélection)', and '17/8' sections, listing various financial instruments and their values.

Cote des changes

Marché libre de l'or

Table with two main sections: 'Cote des changes' and 'Marché libre de l'or', detailing exchange rates and gold market prices.

PUBLICITÉ FINANCIÈRE

Renseignements : 45-55-91-82, poste 4330

c : coupon détaché - o : offert - * : droit détaché - d : demandé - p : prix précédent - * : marché continu

